

Brèves littéraires

Brèves

L'urne bleue

Linda Soucy

Numéro 51, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5449ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Soucy, L. (1999). L'urne bleue. *Brèves littéraires*, (51), 20–22.

LINDA SOUCY*L'urne bleue*

Aujourd'hui, je vais mourir. Pourquoi écrire encore ce qui va suivre ? Je n'ai rien fait de ma vie. Il n'y a personne à mon chevet. Les quelques amis chers que j'avais ne sont plus. Je n'ai pas de famille, pas de descendance : alors je veux que quelque chose de moi demeure. C'est sans doute illusoire d'imaginer que des yeux se poseront sur mes carnets. Un vivant entendra-t-il seulement battre son cœur en lisant ces notes éparses, glanées au fil des ans ? Ces petits récits et ce ramassis d'impressions couchés sur trois minces cahiers sont la seule chose que j'aie à peu près terminée. Et j'ose la laisser dans le tiroir de la table de chevet du petit hôpital pour malades chroniques, juste à côté du lit où je suis clouée, depuis quelques mois déjà.

Dans quelques heures, je ne respirerai plus. C'est moi qui ai choisi le jour et l'heure de ma mort. J'ai plus de quatre-vingts ans. Des tubes passent dans mes narines et entrent dans mes poumons. Je respire difficilement. Je ne peux presque plus manger ni bouger. Je suis si fatiguée. Dans ma petite chambre, heureusement, il y a une fenêtre. J'ai beaucoup contemplé le bleu du ciel. J'essaie de m'y perdre déjà, de me fondre dans le bleu, sa transparence, sa légèreté.

Hier, c'était un grand jour. D'abord, je pouvais voir le crépuscule pour la dernière fois. On m'a transportée dans un fauteuil roulant face à une fenêtre qui donne sur le couchant. Voir une dernière fois le soleil disparaître à l'horizon fut une sorte d'éternité. Hier, c'était un grand jour aussi parce que j'ai choisi l'urne dans laquelle on va déposer mes cendres. Une urne bleue. Une couleur qui fait penser au ciel, à l'océan, à certains regards dans lesquels parfois ma vie s'est perdue. Je regarde le ciel, mes yeux larmoient et brûlent tellement je fixe le bleu.

J'écris à la main, en tremblotant. Ces derniers jours, j'ai pensé à ceux que j'ai aimés, aux erreurs que j'ai commises, à ma vie qui a filé, aux jours qui ont glissé comme du sable entre mes doigts. J'ai pensé à tous ceux que j'ai aimés, à cet infini qui sépare un vivant d'un autre vivant, à l'amour qui ressoude ce qui est séparé. J'ai pensé aux morts qui m'ont si bien aidée à vivre : aux morts dont la respiration se prolonge dans les livres, dans la musique, dans les formes qu'ils ont créées. Et j'ai été presque heureuse de rejoindre bientôt le bleu du ciel.

Devant le couchant, hier, j'ai pensé à la beauté de la terre, aux fleurs, aux montagnes, aux lacs, à la mer qui est l'âme du monde. J'ai revu les maisons que j'ai habitées : un vieux chalet blanc dont la peinture s'écaille, une maison de bardeaux avec une grande véranda. J'ai pensé à mille choses, à la voûte noire du ciel, à la clarté blanche de la lune, à la buée qui sort de la bouche des vivants quand ils parlent dans le froid, à

un homme qui patine et fait des prouesses pour séduire une femme. J'ai pensé aux crabes et aux étoiles, à la couleur des pierres, aux quenouilles. J'ai pensé aux vivants quand ils sont encore jeunes, à ce bonheur-là, d'être avec un autre jusque dans son corps, jusque dans sa bouche. J'ai pensé à tout cela et la beauté du monde me faisait plus mal que les tubes qui vont de mes narines à mes poumons. J'ai encore aimé la terre, qui bientôt s'effacera, irrémédiablement.

Il y a évidemment bien des choses auxquelles mon vieux corps, parsemé de taches de son, m'a déjà fait renoncer. Mais je suis encore, au moment où j'écris ces lignes, parmi les vivants. De ma chambre d'hôpital, j'entends le rire des enfants, parfois c'est une chanson, parfois c'est le bruissement des grands peupliers que je peux voir de la fenêtre. Et le souffle du vent sur mon corps, c'est encore un événement.

Je regarde la fenêtre, je contemple le carré bleu. Le médecin est entré. C'est déjà l'heure. Il prépare la seringue. Je quitte les vivants et le monde terrestre. Le médecin me parle doucement. L'infirmière m'a pris la main. Je m'accroche à sa paume chaude. Le carré bleu m'aspire lentement. La main de l'infirmière est douce. La voix du médecin est douce. Je m'en vais au pays des dieux. Je suis le carré bleu. Je suis le ciel.